

l'imaginaire, s'il comprend la réappropriation de Durand ou Bachelard, est ainsi un peu surpris de voir que si les sociologues puis les légendes urbaines sont convoqués, les travaux de Jean-Bruno Renard, bien connus des lecteurs d'*Iris* et du CRI, sont absents. La notion d'horizon ou de paysage convoquée passe sous silence les travaux de Jean-Pierre Richard ou de Michel Collot. Si les auteurs évoquent bien la notion de dystopie (p. 101), l'absence de Michel Foucault ou Gilles Deleuze, qui ont justement étudié ces « espaces autres », ce « réseau » ou défini le « territoire », étonne. Mais une fois encore, le parti pris d'originalité, la collecte d'auteurs souvent méconnus des chercheurs en littérature ou en langue expliquent ces silences, notamment par la cohérence de leurs propos et leur complémentarité des choix. On regrette enfin l'absence d'un index des lieux, des noms propres et des notions qui aurait été un précieux outil de travail, voire la possibilité de trouver en annexe certains extraits, certes abondamment cités dans le corps du texte, des archives consultées. Cet index aurait ainsi pu faire comprendre le choix de la table des matières qui divise en quatre parties treize chapitres dont la numérotation se poursuit pourtant d'une partie à l'autre sans s'interrompre. Enfin, certaines analyses lexicales et sémantiques des noms de lieux ou de personnages, extrêmement précises et éclairantes, auraient peut-être elles aussi gagné à être référencées en fin de volume, ou à être au moins mises en évidence dans la table des matières.

Toutefois, cet ouvrage dispose de tant de pistes stimulantes que ces défauts prêtent peu à conséquence.

Véronique ADAM

Tim INGOLD, *Une brève histoire des lignes* [1^{re} éd. 2011], traduit de l'anglais par S. Renaut, Bruxelles, Zones sensibles, 2013, 251 p.

La parution de la traduction en 2013 du dernier ouvrage de Tim Ingold, *Marcher avec les dragons*¹, nous permet de revenir de façon fructueuse sur son ouvrage de 2011, *Une brève histoire des lignes*, d'autant qu'une postface a été ajoutée à la dernière édition (2013).

En anthropologue et historien à la fois, en six chapitres recouvrant un large éventail de thématiques, Tim Ingold soulève la question de la dépendance mutuelle entre les avancées technologiques et les modes de connaissance, entre les manières de faire et les manières de penser, en appuyant son argumentaire sur le concept de

1. T. Ingold, *Marcher avec les dragons*, traduit de l'anglais par P. Madelin, Bruxelles, Zones sensibles, 2013. Ce livre est la reprise de plusieurs articles publiés dans des revues les années précédentes. Nous nous permettons de souligner en particulier l'article « Point, ligne et contrepoint » (p. 179-199), paru pour la première fois dans A. Berthoz & Y. Christen (éds), 2009, *Neurobiology of "Umwelt": How Living Beings Perceive the World*, Berlin et Heidelberg, Springer Verlag, p. 141-155.

la ligne. S'il peut sembler évident, ce dernier est d'une efficacité redoutable et d'une telle simplicité que l'on ne peut que se reprocher de ne pas l'avoir compris auparavant. À ce titre, la remarquable étude de Claudia Brodsky Lacour² constitue une exception notable. Un parallèle avec le livre d'Ingold est d'autant plus intéressant qu'elle obtient des résultats contraires : la ligne incarne pour la chercheuse la pensée moderne. La force de ces deux études consiste en la capacité de démonstration de systèmes sophistiqués à partir d'un modèle géométrique connu de tous ; la ligne devient l'élément commun à toutes les connaissances et actions de l'homme, au gré du temps et des sociétés.

Ingold construit son raisonnement sur l'analogie en mobilisant une pléiade d'oppositions binaires : cinésie corporelle / schématisation cartographique, voyage / transport, expérience vécue / déjà-vu, progression / construction, etc. Ainsi, la topographie, les moyens de déplacement, la généalogie, l'architecture, la musique et tant d'autres domaines d'activité humaine sont considérés à l'aide d'un même outil universel. Dans un discours qui, d'un chapitre à l'autre, devient de plus en plus engagé, les comparaisons filées estompent les différences entre des objets d'étude que les sciences universitaires ont pu avoir tendance à considérer séparément. Le risque de cette méthode consiste en l'épuisement de la valeur argumentative des thèses soutenues dans une réciprocité et une similitude infinies. Or, le lecteur occidental connaît une tradition — que, curieusement, l'auteur détourne — selon laquelle cette stratégie pourrait se légitimer. D'après la rhétorique classique, l'analogie et la comparaison étaient fondées sur l'expérience *en opposition* au raisonnement. Pour les lecteurs élevés dans la culture classique, depuis l'Antiquité jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, leur présence dans le texte était le signe de l'ancrage du discours dans la réalité. Grâce à ces moyens de persuasion essentiellement utilitaires et relatifs, les orateurs défiaient l'ordre rationnel en faveur des solutions pratiques immédiates. À la manière des textes d'antan, l'auteur d'*Une brève histoire des lignes* pratiquerait des sciences humaines *appliquées*.

Le livre soulève les risques encourus par le monde moderne dans lequel la rationalité s'impose au détriment du sensible. Ingold justifie sa thèse : contrairement aux métamorphoses créatrices de la ligne, propres à sa dynamique interne explorée dans le passé, les transformations qu'elle subit de l'extérieur dans le monde contemporain mènent soit à son immobilisation, soit à son anéantissement.

La postface de la seconde édition devient l'occasion pour Ingold d'étendre son approche à ce qui est par essence atmosphérique, car il a « depuis longtemps l'intuition qu'il existe une profonde relation entre les lignes et l'atmosphère » (p. 221). À travers une réflexion sur le climat, la météorologie, l'auteur perçoit l'existence de l'être vivant grâce à cette relation.

2. C. Brodsky Lacour, 1996, *Lines of Thought. Discourse, Architectonics, and the Origin of Modern Philosophy*, Durham-Londres, Duke University Press.

La ligne se profile ainsi comme une séduisante approche pour expliquer le monde et appréhender son imaginaire; l'écriture³, la musique, l'art, la technique et même la biologie, tout est relié à la ligne. Dans le même esprit, Roger Caillois explorait les similitudes entre les traces sur les pierres et des alphabets connus⁴. Et Ingold va encore plus loin : en recourant à l'imaginaire organique, l'anthropologue attribue à la ligne des propriétés vitales. Or aujourd'hui, l'image de la ligne nous poursuit jusque dans les analyses du cerveau⁵. Il suffit, pour s'en convaincre, de regarder des EEG (Électro-Encéphalographie) ou le cytosquelette d'un neurone.

Toute séduisante qu'elle soit, la démarche d'Ingold soulève de nombreuses interrogations. L'auteur propose comme définition mathématique de la ligne droite : $ax + by = 0$ (p. 196); nous formulons plutôt $ax + by = c$, où c est une constante quelconque, ce qui permet de définir ainsi toutes les lignes droites et non pas celles passant uniquement par l'origine dans un espace à deux dimensions. De plus, la ligne reste, en géométrie, dans un plan (deux dimensions). Or, nous vivons dans un monde en trois dimensions, où la ligne peut être remplacée par la nappe; la restriction au plan n'est-elle pas une forme de limite aux images qui nous entourent, et ainsi une forme de restriction de l'approche de l'imaginaire?

Laurence PICANO-DOUCET et Ilona WORONOW

3. L'article « Poétique de l'usage des outils », dans T. Ingold, *Marcher avec les dragons*, ouvr. cité, p. 283-305 (paru pour la première fois dans K. Gibson & T. Ingold [éds], 1993, *Tools, Language and Cognition in Human Evolution*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 449-472) montre bien l'importance de la ligne dans les recherches de Ingold.

4. R. Caillois, *Pierres réfléchies*, Paris, Gallimard, 1975, p. 52.

5. L'introduction de l'ouvrage *Les imaginaires du cerveau* de P. Pajon & M.-A. Cathiard (éds), 2014, EME, Bruxelles, p. 5-7, montre que les images du cerveau non seulement peuplent de plus en plus nos fictions, mais s'inscrivent également de plain-pied dans les techniques d'imageries de la médecine contemporaine et le champ des neurosciences (p. 6).